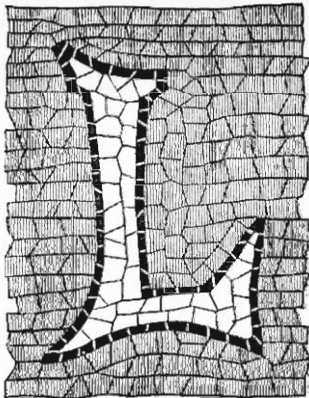


LES
NOUVELLES ACQUISITIONS DU LOUVRE



LES
NOUVELLES ACQUISITIONS DU LOUVRE

UN TRIPTYQUE BYZANTIN EN IVOIRE.



Le Musée du Louvre vient d'acquérir pour un prix considérable un admirable triptyque en ivoire byzantin, dans un état de conservation presque parfait, qui, enfoui jusqu'ici dans une collection de province, était demeuré à peu près inconnu de tous. Je ne pense pas qu'il existe un plus ravissant et plus parfait chef-d'œuvre de l'art byzantin à son apogée vers la seconde moitié du x^e siècle. C'est une vraie merveille d'art gracieux, élégant, en même temps que plein de noblesse. Les savants conservateurs qui ont fait entrer au Louvre ce joyau, ont bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à l'enrichissement de notre grand musée national.

Le triptyque dont je voudrais dire quelques mots aux lecteurs de la *Gazette* était jusqu'ici connu sous le nom de triptyque Harbaville, du nom du distingué amateur d'Arras, mort en 1866, qui fut son dernier possesseur. Ce sont ses héritiers qui viennent de le céder au Louvre. M. Harbaville en avait hérité de son beau-père, M. de Beugny de Pommeras, lequel l'avait lui-même acquis vers les premières années de ce siècle dans des circonstances qu'on ignore. M. de Linas, lui aussi un fort érudit antiquaire d'Arras, mort il y a peu d'années, est le seul qui se soit jusqu'ici occupé de ce bel ivoire dans un très complet et très savant article de la *Revue de l'art chrétien* du mois de jan-

vier 1885¹. Dans les premières pages de ce travail auquel je ferai quelques emprunts, M. de Linas a fort exactement indiqué la provenance probable, on pourrait presque dire certaine, de l'ivoire Harbaville. Le triptyque du Louvre a dû être rapporté en France, comme tant d'autres merveilles de l'art byzantin, à la suite de la Croisade de 1204 et du pillage des églises et des palais de Byzance, qui en fut la conséquence. Certainement, alors déjà, il avait dû être remarqué comme un objet d'art tout à fait exceptionnel, digne de faire le grand voyage d'Occident. Arraché par quelqu'un des soldats pillards de Baudouin de Courtenay ou du marquis Boniface de Montferrat au trésor de quelque insigne basilique de la Ville gardée de Dieu, remis, lors du partage officiel des infinies dépouilles constantinopolitaines, à quelque chevalier ou écuyer de l'Artois, il avait été transporté par celui-ci avec mille peines aux rives du Pas de Calais lointain. Très vraisemblablement aussi il avait été presque aussitôt offert par son propriétaire à quelque église ou abbaye en renom des environs. Là, il dut couler de longs siècles d'une existence monotone, de temps en temps, les jours de grande fête, exposé à l'admiration des fidèles. Puis soudain, un jour, il se vit enlevé à ce paisible asile par la tempête révolutionnaire, dédaigneusement négligé par le brutal agent national inventoriant au profit de l'État les produits de cette spoliation universelle, vendu enfin à vil prix à quelque brocanteur auquel a dû l'acheter M. de Pommeras, lui restituant ainsi une immortalité nouvelle. Espérons qu'aujourd'hui ce monument précieux, sculpté il y a neuf siècles et plus aux rives du Bosphore, probablement par quelque moine, obscur artisan de génie, va demeurer pour toujours à l'abri des infortunes.

Le triptyque Harbaville est entièrement couvert sur ses deux faces d'admirables sculptures qui en font tout le prix. Des charnières d'argent, datant de l'époque même de l'exécution, relient entre eux le panneau central et les deux volets latéraux. « Au flanc externe du volet gauche est ménagé un étroit battement destiné à recouvrir la solution de continuité lorsqu'on ferme le meuble. Ce battement est alors maintenu par un taquet également d'argent ciselé, petit objet charmant formé d'un protome de lion et d'un protome de chien adossés, et fixé à la plinthe inférieure². » Enfin, deux petits pitous de même métal, à têtes traversées par un cordon de suspension, sont fixés aux

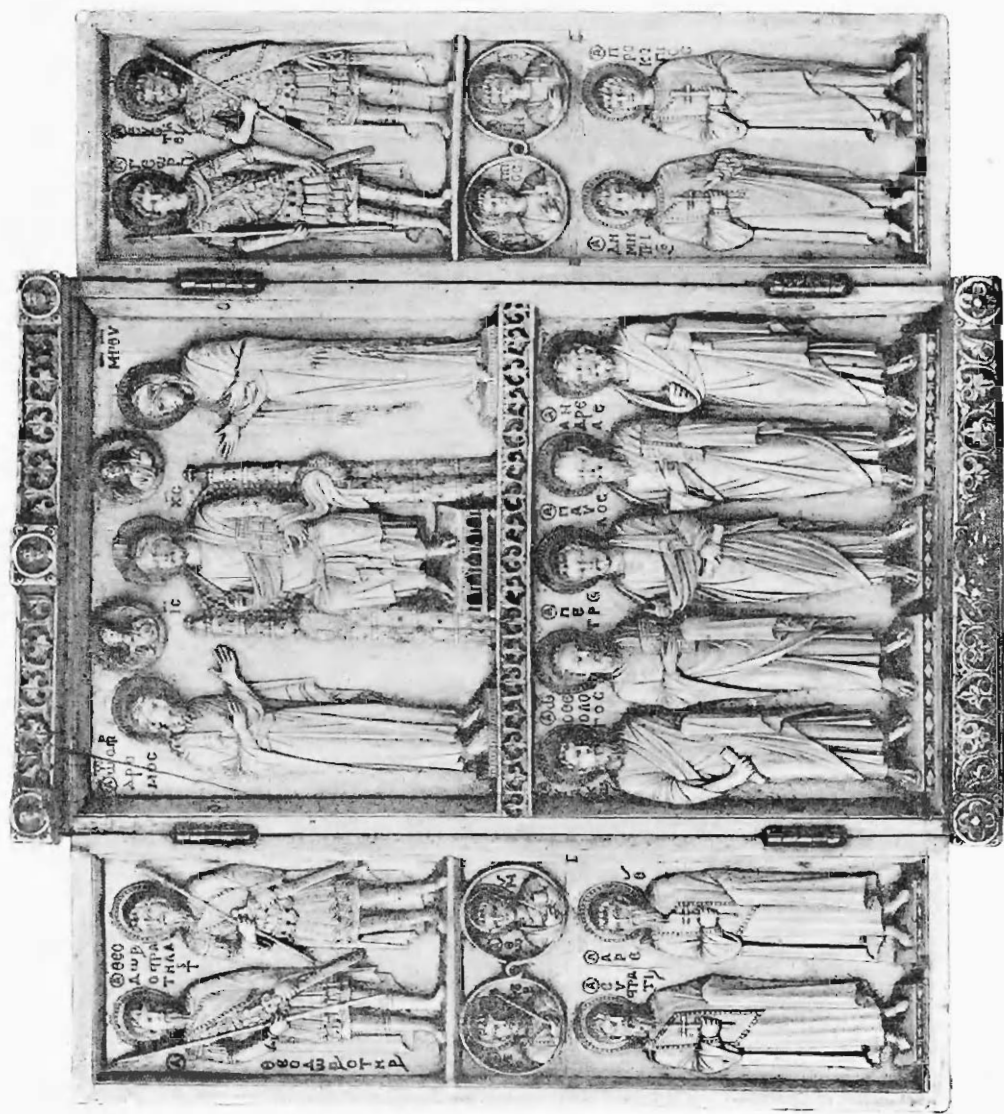
1. *Anciens ivoires sculptés. Le triptyque byzantin de la collection Harbaville à Arras.*

2. Linas, *Ibid.*, p. 4 du tirage à part.

extrémités supérieures de la plinthe. — Ces menus détails sont fort intéressants. Ils nous montrent que dès l'origine cet objet dut être destiné à être accroché contre une muraille. Bien rares sont les triptyques de cette époque qui sont ainsi munis de leurs plus infimes accessoires tout à fait complets.

Je passe à la description des sujets représentés sur les deux faces du triptyque. Ce sont comme toujours des effigies de saints, accompagnées, suivant un usage presque invariable, d'inscriptions donnant les noms de ces pieux personnages. Mais, cette fois, l'art byzantin n'a jamais rien produit de plus beau en même temps que de plus délicieux. Ces gracieuses et nobles figurines, d'un travail serré bien que plein de souplesse, sont de vraies statues vivantes et pensantes. Les mouvements sont d'une vérité exquise, sans raideur; les expressions si variées, chacune parfaitement accusée, sont extraordinaires de vie, de dévotion, de recueillement sublime; les têtes, si fermement modelées, jeunes ou vieilles, sont bien celles de ces pieux confesseurs, de ces ardents martyrs idéalisés par la souffrance victorieusement subie, par l'espoir des palmes éternelles; les vêtements de guerre ou d'église sont merveilleusement reproduits, également sans raideur aucune; les plis sont d'une étrange souplesse. Avec cela les moindres objets, les petits ornements des costumes, les bordures, les poils de la barbe, les longs cheveux bouclés, jusqu'aux cordelettes des sandales, sont minutieusement indiqués avec les détails les plus fouillés, et ces détails mêmes ne nuisent en rien à l'impression de grandeur qui se détache de l'ensemble. Les plus gracieux maîtres du xv^e siècle florentin n'ont pas créé de types plus charmants. Où donc, dans ce beau triptyque, pourrait-on relever la plus légère trace de cette froideur qu'on a tant reprochée aux artistes byzantins, et que n'a, en somme, jamais connue leur art alors qu'il était à son apogée, mais seulement lors de sa longue et triste décadence.

Je commence par décrire la face antérieure. Le panneau central est divisé en deux registres par une bande recouverte de fleurs de lis, très finement sculptées, placées alternativement la pointe en bas et en haut. Le registre supérieur porte la représentation certainement la plus souvent reproduite à Byzance, mais qui est ici d'une véritable grandeur : le Christ entre la Vierge et saint Jean qui l'adorent. Ces trois figures sont d'une grâce exquise et d'une parfaite majesté. Il est impossible de ne pas se sentir le cœur plein d'admiration pour l'ouvrier inconnu qui a sculpté ces délicates



TRITYQUE BYZANTIN EN IVOIRE, AU MUSÉE DU LOUVRE (XIIe SIÈCLE)

merveilles, qui a créé l'attitude de la Vierge pleine d'une si profonde et douce piété. Avec quelle grâce touchante et en même temps quelle complète aisance, la sainte *Téotokos* incline sa tête souffrante vers son fils adorable. Certes, je le répète, cette suave figure peut lutter de grâce pieuse avec les plus belles créations des vieux maîtres d'Italie, et nous sommes ici à cinq siècles de distance! Saint Jean, de même, se courbe devant son Dieu avec une expression de tendresse infinie. La tête du Précurseur, du Prodiges, comme l'appelaient les Byzantins, est d'un modelé superbe. Son attitude est pleine de sincérité. Le Christ est représenté bénissant à la grecque, tenant un évangélaire à la couverture d'ivoire, assis dans une cathédrale d'une grande richesse au coussin somptueux. Ses pieds reposent sur un tabouret à arcatures élégantes. De chaque côté de sa tête figure dans un médaillon une ravissante tête d'ange tenant un disque.

Le registre inférieur comprend cinq magnifiques figures d'apôtres reconnaissables aux types si caractérisés que leur attribue constamment l'iconographie byzantine : au centre saint Pierre à la barbe taillée en rond, à sa droite saint Jean Théologue et saint Jacques le Majeur son frère, à sa gauche saint Paul au front chauve, à la barbe bifide, et saint André. Chacun de ces saints personnages tient le volumen ou le codex à la riche couverture.

Sur la plinthe supérieure, parmi des feuilles de vigne, trois petits médaillons contiennent les bustes des saints Jérémie, Élie et Isaac. Ce sont de vrais bijoux. Les noms sont gravés sur la tranche même.

Les faces antérieures des deux volets sont divisées en trois registres dont celui du milieu beaucoup plus étroit. Sur le registre supérieur du volet placé à la droite du Christ on aperçoit deux saints guerriers, les deux saints Théodore, que l'on retrouve si souvent groupés sur tant de monuments byzantins : saint Théodore le Stratilate ou le général et saint Théodore le Tyron, soldat de la légion tyronienne. Leur accoutrement militaire est de toute richesse et de toute élégance. Ils portent la cuirasse à plaques imbriquées et les hautes bottes molles d'origine asiatique. Les moindres particularités du vêtement sont traitées avec une incroyable minutie, et pourtant ces petites figures sont pleines de vie, d'une tournure aisée, d'un naturel parfait. Remarquez le soin avec lequel les épées sont figurées; les gardes, les fourreaux sont représentés dans les plus infimes détails de leur riche ornementation orientale. C'est comme si nous avions sous les yeux les armes mêmes qui ont servi de modèles à l'artiste.

Les deux saints Théodore ont toujours compté parmi les plus

vénérés des saints byzantins. C'était eux avec saint Georges qu'invoquaient les « basileis » et les « stratigoi », à la tête de leurs armées, la veille du combat ou au moment même de la mêlée. C'était leur secours miraculeux qu'ils imploraient contre le Sarrasin impur, sectateur de Mahomet, contre le barbare de Scythie, le Petchenègue pillard, le Khazare ou le Russe féroce. C'était eux que les pieux soldats de Byzance, les fils de la Vierge Toute Sainte, croyaient voir souvent au plus fort de la bataille, montés sur des chevaux d'une éclatante blancheur, menant dans la nuée, au-dessus de leurs têtes, un combat idéal qui amenait infailliblement la défaite de l'ennemi héréditaire. Jean Tzimiscès, le plus hardi peut-être, le plus belliqueux de tous ces belliqueux autocrates de Byzance, précisément un empereur à peu près contemporain de l'époque de ce petit chef-d'œuvre, était un fervent adorateur de saint Théodore le Stratilate. Il lui portait une vénération toute particulière et l'invoquait dans les combats. Dans la bataille, sous les murs de Silistrie, sur le Danube, cette bataille de géants qui vit la fin de la première grande invasion russe en Bulgarie, cette bataille où Sviatoslav et ses terribles fantassins, malgré leur indomptable courage, malgré les victimes humaines par eux sacrifiées par centaines à leurs dieux nationaux, succombèrent sous l'effort des brillants escadrons des Immortels et des cataphractaires byzantins, on vit, à plusieurs reprises, au plus fort de la tourmente, au-devant des bataillons impériaux, un cavalier richement armé, monté sur un cheval blanc, et chaque fois qu'il apparaissait, la victoire hésitante revenait aux mains des soldats orthodoxes. Le soir, l'empereur triomphant, voulant récompenser ce guerrier mystérieux, le fit chercher partout sur le champ de bataille où gisaient vingt-deux mille cadavres russes. Il avait disparu, mais pas un soldat, dit le chroniqueur Léon Diacre qui nous a conservé le souvenir de ces luttes formidables, ne douta que ce ne fût saint Théodore en personne, le glorieux patron du basileus Jean, le mégalomartyr, suivant l'expression consacrée. Jean Tzimiscès fit élever à son saint préféré, en souvenir de ces faits, une basilique splendide dans la ville d'Eukhaneia dont il changea même le nom comme du reste aussi celui de Dorystole (l'ancien nom de Silistrie) en celui de Théodoropolis. Les images des deux saints Théodore, nous dit Codinus, figuraient avec celles des saints Démétrius et Procope sur l'une des six paires de grandes bannières ou « flamoula », qu'on portait deux par deux autour de l'empereur dans les très grandes cérémonies.

Au-dessous des deux saints Théodore, deux médaillons charmants

renferment les bustes pleins de grâce du saint guerrier Mercure, martyrisé pour sa foi au temps de Dèce et de Valérien à Césarée de Cappadoce, et de saint Thomas tenant le volumen. Enfin, au registre inférieur, figurent deux beaux saints à chevelure touffue, à barbe longue, vêtus de longues robes et de tuniques agrafées sur l'épaule droite par une fibule de forme ronde, serrant sur leur poitrine une petite croix; ce sont saint Aréthas, noble du royaume d'Axoum ou d'Éthiopie, qui fut martyrisé le 24 octobre 523 par les Arabes Himyarites, ancêtres païens des premiers disciples de Mahomet, et saint Eustrate, martyr en Arménie, dont le corps est aujourd'hui encore conservé à Saint-Apollinaire de Rome.

La disposition de la face antérieure du volet de gauche est absolument identique : en haut, deux saints guerriers; au centre deux médaillons avec des bustes de jeunes saints d'une finesse parfaite; au bas, deux saints à longue robes tenant la croix. Les deux guerriers sont saint Georges et saint Eustathios. Je ne crois pas qu'il existe de représentation plus gracieuse de saint Georges que celle-ci. Le grand saint asiatique, le bel éphèbe cappadocien, un des plus grands saints de l'Église grecque, est représenté dans son plus riche costume de guerre, tel que le rêvaient les ardentes imaginations orientales, tel que les innombrables chrétiens orthodoxes qui portaient son nom vénéré se le figuraient, combattant pour eux dans les nuées contre les esprits invisibles. Comme le dit fort bien M. de Linas, le dragon et la jeune fille que la légende unit aujourd'hui constamment au nom de saint Georges, ne sont pas d'essence byzantine; ce sont des apports d'Occident. — Saint Eustathios, beaucoup moins connu que son illustre compagnon de registre, est également un saint asiatique.

Les deux bustes médians sont ceux de l'apôtre Philippe et de saint Pantéléimon, le saint Pantaléon des Latins. Celui-là est bien toujours resté un saint presque exclusivement byzantin. C'était un médecin et il est demeuré le patron de la corporation. Né à Nicomédie de Bithynie, dans le vieux thème Optimate, une des provinces les plus grecques de l'empire en Asie, il fut un divin guérisseur, plein de tendresse et de charité, allant de maison en maison soigner les malheureux. Peu de saints furent plus populaires dans la foule constantinopolitaine. C'était le plus renommé de ce groupe de bienheureux dits « anargyres », parce qu'ils méprisaient l'argent et faisaient le bien pour l'unique gloire de Dieu. Un nombre très grand de petits monuments qu'on suspendait au cou, amulettes, phylactères,

« enkolpia », portaient son nom ou le représentaient sous son costume de jeune diacre avec sa jolie tête imberbe et ses cheveux bouclés. Saint Pantéléimon figure souvent aussi sur les sceaux de plomb dont tous usaient à Byzance pour sceller leur correspondance. Les attributs avec lesquels il est constamment représenté sont également reproduits sur notre triptyque : une trousse de chirurgien et une lancette ou une spatule.

Les deux personnages vêtus de robes, du registre inférieur, sont saint Démétrius et saint Procope. Le premier est encore un des plus grands saints byzantins, un de ceux qui, avec saint Georges et saint Nicolas, figurent à eux seuls, sur les sceaux de plomb, bien plus souvent que tous les autres saints du calendrier réunis. Saint Démétrius était le glorieux patron de Salonique, la seconde ville de l'empire, une des capitales chrétiennes de l'Orient, qui s'intitulait par excellence « la ville orthodoxe ». Il y avait été proconsul et y avait été martyrisé sous Maximien. Son corps y reposait dans un somptueux tombeau; c'était un pèlerinage très fréquenté et il s'y faisait de nombreux miracles. Les empereurs, allant en guerre, couraient se prosterner devant le pieux mausolée, invoquant l'aide du saint tout-puissant. Michel IV, ce triste empereur du XI^e siècle, avait pour saint Démétrius une dévotion particulière; il lui avait donné le surnom d'*Athlophobos*, parce qu'il lui devait ses victoires. Dans les fréquents accès de la terrible maladie épileptique qui le minait, il se faisait fréquemment porter au tombeau du saint. L'église de saint Démétrius existe encore à Salonique. Bâtie au V^e siècle, devenue de suite la métropole de la cité, pillée par les Slaves, les Sarrasins, les Normands, les Francs, les Turcs, dépouillée de tous ses trésors, elle est aujourd'hui la triste mosquée de Kassimieh, après avoir été une des merveilles et un des musées de l'art byzantin. Les Turcs permettent encore aux Grecs d'y visiter le tombeau de saint Démétrius, dont, avec leur tolérance accoutumée, ils supportent la présence en ce lieu; ils leur laissent même y brûler des cierges que leur vendent les propres gardiens musulmans de la mosquée. Les murs environnants sont imprégnés de l'huile qui, dit-on, coulait et coule toujours du corps du saint.

Seul, des quatre personnages des registres inférieurs, saint Démétrius lève sa main gauche découverte; les trois autres portent cette main cachée sous les plis du manteau. Saint Procope était *duc*, chef militaire important; encore un saint guerrier qui fut décapité à Césarée.

Le revers du triptyque est, je l'ai dit, disposé comme la face principale; même nombre et même disposition des registres sur les volets.

Le registre supérieur du volet droit présente les effigies de deux saints portant le costume épiscopal, la robe et l'étole chargée de croix. Ils bénissent à la grecque de la main droite et, de la gauche cachée sous le manteau, tiennent un codex à riche couverture. Ce sont saint Basile et saint Grégoire Théologue, deux des plus illustres pères de l'Église grecque. Basile le Grand, orateur plein de grâce et d'éloquence autant que dialecticien redoutable, fut le fondateur, au iv^e siècle, dans les solitudes du Pont, d'un monastère devenu le modèle de presque tous ceux qui s'établirent depuis en Orient; il fut le fondateur surtout de l'ordre fameux qui porte son nom, le plus ancien ordre religieux de la chrétienté, cet ordre qui, passant plusieurs siècles plus tard en Italie, devait tant contribuer à la conservation des lettres grecques à travers les tourmentes de la fin du moyen âge. Saint Grégoire Théologue ou de Nazianze, contemporain de Basile, originaire de Cappadoce et pour un temps archevêque de Constantinople, fut, lui aussi, un des plus éloquents écrivains de l'Église orthodoxe. Sur notre triptyque, il est représenté sous les traits d'un vieillard au front chauve. Saint Basile est figuré moins âgé.

Les deux médaillons du registre médian sont également ceux de deux évêques : saint Phocas et saint Blaise. Saint Phocas, évêque de Sinope, subit le martyre sous Trajan. Saint Blaise, évêque de Sébaste, mourut pour le Christ sous Licinius. Ce sont deux saints bien moins connus que les précédents.

Au-dessous d'eux figure un très grand saint, saint Nicolas, évêque, et un bien moins notable, saint Sévérin. Saint Nicolas fut certainement un des trois ou quatre saints les plus populaires de l'empire byzantin. Évêque de Myre en Lycie, il est devenu, on le sait, le patron des jeunes garçons et, avec saint André, un des protecteurs officiels de l'empire russe. Son corps fut transporté à Bari en 1087, par plusieurs négociants de cette ville qui, revenant d'Antioche, l'enlevèrent dans Myre même qu'ils avaient trouvée déserte. Conservé dans une insigne collégiale, il y attire aujourd'hui encore la foule des fidèles et des pèlerins. De tous les saints figurés sur les sceaux de plomb byzantins, saint Nicolas est certes celui dont l'effigie se trouve le plus constamment reproduite sur ces petits monuments. Le grand saint asiatique, le vénéré thaumaturge de Myre pourrait, après la Vierge, passer pour le patron principal de la sphragistique

byzantine. Sur cent sceaux portant au droit l'image d'un saint, cinquante fois pour le moins on peut être certain de retrouver le large chef dénudé de saint Nicolas, sa longue et quelque peu vulgaire figure, au front bombé, aux joues saillantes, à la barbe courte et frisée, aux cheveux également courts et bouclés, couvrant les tempes. Sur notre diptyque, cette tête est quelque peu idéalisée.

Saint Sévérien, mégalomartyr, subit une mort horrible, à Sébastia, sous Licinius.

Le registre supérieur du volet de gauche porte encore deux évêques : saint Jean Chrysostôme et saint Clément d'Ancyre. Saint Jean Chrysostôme est le premier orateur de l'Église grecque. « Sa notoriété, dit M. de Linas¹, est trop considérable pour qu'il soit besoin d'esquisser les principaux traits d'une biographie si répandue ; mais cette tête au front large et dégarni, cette physionomie d'une grave maturité sous un accent d'une ineffable douceur, cette barbe taillée en rond, pourraient bien nous offrir, sinon le portrait authentique du célèbre patriarche de Constantinople, du moins son image approximative avant que des générations de copistes ne l'eussent entièrement dénaturée. » Saint Clément fut décapité dans sa ville épiscopale d'Ancyre sous Maximien.

Les deux médaillons médians sont ceux des saints Cosme et Damien, encore deux saints anagyres, portant les mêmes attributs que saint Pantéléimon, deux saints médecins d'Asie infiniment populaires en Orient.

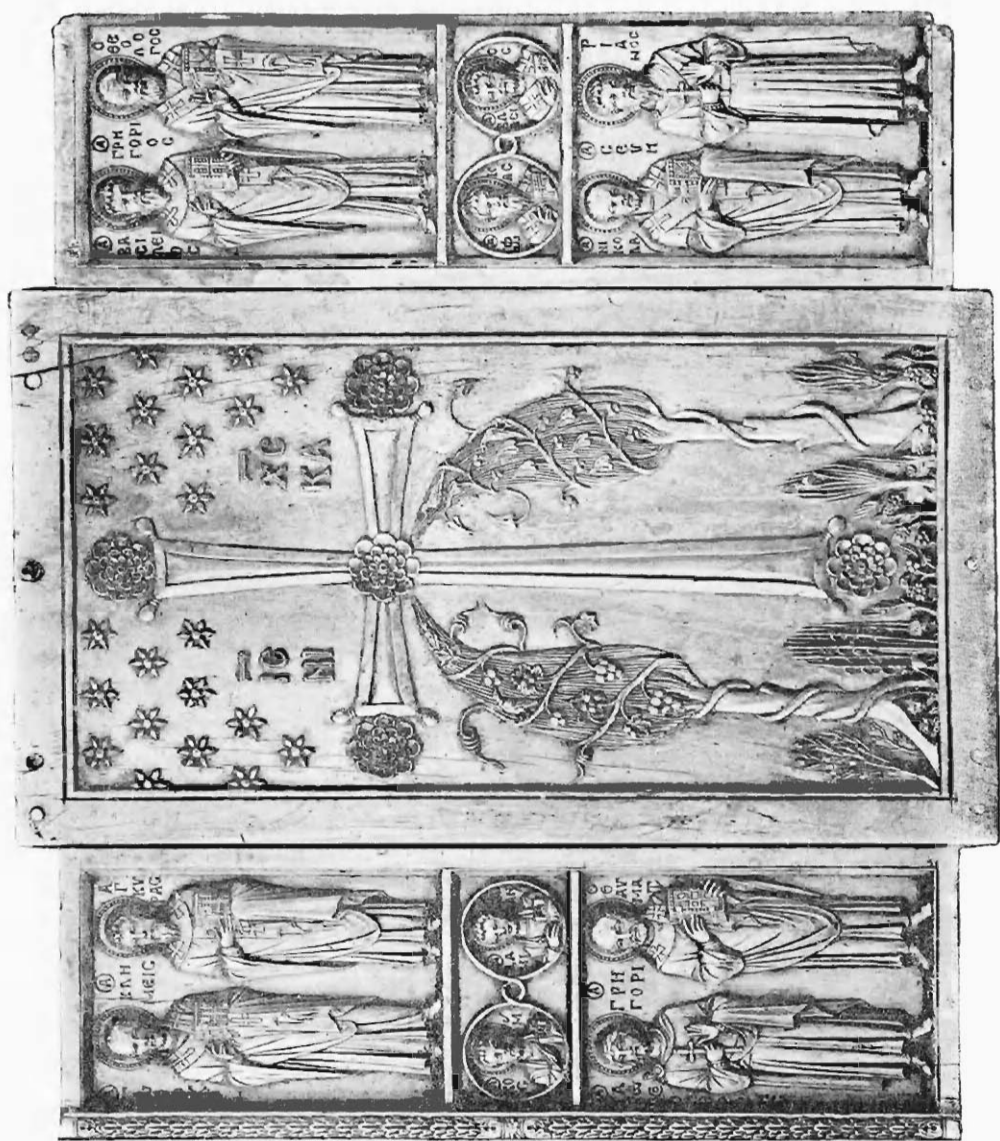
Le dernier registre enfin porte saint Grégoire le Thaumaturge, costumé en évêque, célèbre par ses éclatants miracles et parce qu'il ne fut jamais martyrisé, puis saint Jacques le Perse ou le Persan. M. de Linas a eu raison de faire remarquer que le type de ce personnage est tout à fait étranger et n'a rien de commun avec les types gréco-romains figurés sur le reste du triptyque.

Sur le revers du panneau central est sculptée une représentation allégorique fort belle et fort curieuse. Une grande croix, d'un dessin superbe, à longue hampe, à branches pattées et perlées, ornée au centre et à chacune de ses extrémités d'une fleur à pétales nombreux, occupe le champ. Dans les cantons supérieurs se lisent les sigles traditionnels IC XC NIKA, qui figurent sur tant de monuments de la belle époque byzantine. Un ciel, semé d'étoiles, domine la scène.

1. Linas, *Anciens ivoires sculptés. Le triptyque byzantin de la collection Harbaville, à Arras*, p. 41.

Mais ce qui fait vraiment l'originalité de cet étrange tableau, c'est le ravissant et frais paysage en miniature qui en orne la partie inférieure et dont semble sortir la croix, sorte de représentation du paradis terrestre, fouillis charmant d'arbres et d'arbustes, de touffes de roseaux, d'herbages, de vignes, de fleurs et de fruits, parmi lesquels circulent divers animaux admirablement reproduits. De ce taillis s'élancent deux arbres géants, deux beaux cyprès enlacés, l'un par une vigne chargée de raisins, l'autre par un lierre avec ses baies. Ils viennent accoster et remplir les cantons inférieurs de la croix, en inclinant devant elle leur pointe vers la fleur centrale comme dans une muette adoration. Rien de plus exquis que la manière dont sont rendus ces végétaux et ces animaux. C'est d'un réalisme inimitable ; pour certains détails, il semble que la nature ait été vraiment prise sur le fait et tous ceux qui s'en vont répétant des phrases apprises par cœur, sur cet art byzantin si raide et si conventionnel, éprouveraient une vive surprise s'ils se donnaient la peine d'examiner minutieusement, presque la loupe à la main, ces animaux pleins de vie et de vérité, traités comme des bronzes de Barye. Voyez surtout ces deux lions cachés dans le tronc du cyprès de gauche ; il semble qu'ils aient été copiés sur le vif tant ils sont parfaits de forme et de mouvements. Voyez celui qui rampe à travers les roseaux guettant un lièvre. Jamais on n'a imité de plus près la nature. Des oiseaux d'espèces diverses, posés un peu partout, chantent ou becquètent les raisins et autres baies. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer que les artistes byzantins du x^e siècle excellaient à reproduire les animaux. Sur toute une série de sceaux de plomb qui ont appartenu à des chefs militaires de cette époque, on remarque en particulier des représentations de bêtes féroces qui sont d'une fidélité, d'une élégance, d'une beauté d'exécution tout à fait remarquable. Il n'est plus possible de venir soutenir encore que les artistes byzantins du bon siècle ignoraient l'art de mettre de la vie dans leurs compositions.

M. de Linas s'est longuement essayé à interpréter l'idée fondamentale de ce tableau central qui, d'après lui, représenterait le triomphe de la croix au centre de l'Éden. Mais toute son exposition, fort intéressante, relève plus d'un travail purement archéologique que d'un simple article descriptif pour la *Gazette des Beaux-Arts*, et je me bornerai simplement à reproduire les conclusions du savant érudit. « En haut, dit M. de Linas, l'auteur du triptyque a représenté le firmament semé d'étoiles ; en bas, des animaux, des végétaux,



TRIPTYQUE BYZANTIN. AU MUSÉE DE LOUVRE (REVERS).

des plantes aquatiques qui sous-entendent la présence des fleuves sacrés. Un tel ensemble caractérise assez convenablement l'Éden pour qu'il n'y ait pas lieu de s'y méprendre. La présence des cyprès inclinés est plus difficile à interpréter exactement. Représentent-ils les deux arbres traditionnels du paradis : l'un, l'arbre de vie avec la vigne féconde; l'autre l'arbre de la science du bien et du mal avec le lierre et ses baies impropres à la nourriture de l'homme, et placés le bien à droite, le mal à gauche? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer exactement. » Ce type des cyprès abaissant leur cime vers le Christ, représenté en personne ou remplacé soit par la croix soit par un cierge allumé, se retrouve, du reste, fréquemment sur les monuments byzantins de tous ordres. Rappelons encore que le cyprès comme tous les conifères à verdure persistante symbolise la vie future.

Quelques mots pour terminer cet article déjà trop long. Primitivement le triptyque Harbaville n'était pas tel qu'il est aujourd'hui; il était doré et rehaussé de traits rouges. Ce détail important est encore très apparent. Les nimbes étaient cerclés d'un trait au vermillon et la même couleur remplissait le creux des légendes gravées. Ces traces sont fort visibles. Par contre tous les reliefs, sauf les carnations, étaient dorés. Cette disparition de la dorure avec celle de deux insignifiantes baguettes constitue à peu près les seules avaries qu'ait subies ce magnifique ivoire à travers le cours des siècles.

Le triptyque Harbaville est de la plus belle époque de l'art byzantin; il a été incontestablement sculpté vers la seconde moitié du x^e siècle. Comme l'a fait remarquer M. de Linas, il suffirait de le comparer au célèbre reliquaire de la vraie croix conservé à la cathédrale de Limbourg et qui est de date certaine, ainsi qu'aux admirables miniatures d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris daté de l'an 964¹, pour demeurer convaincu que tous ces monuments sont du même temps et qu'une même école les a enfantés.

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

1. Fonds grec, n^o 70.

